

Démocratie et laïcité. Puissance du pluriel

Pierre Ouellet

Numéro 235, hiver 2011

Enjeux de la laïcité II : la laïcité au regard du littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2011). Démocratie et laïcité. Puissance du pluriel. *Spirale*, (235), 33–36.

Puissance du pluriel. Démocratie et laïcité

PAR PIERRE OUELLET

On nous demande aujourd'hui si nous sommes « laïques » comme on nous demandait jadis si nous étions catholiques. Chacun doit faire sa profession de foi rationaliste, positiviste, nihiliste : ne croire publiquement en rien, garder privés ses petits problèmes avec l'au-delà comme on gardait pour soi ses secrets d'alcôve, qu'on déballe maintenant sur la place publique dans le *reality show* intégral que notre monde devient. Dieu est indécent dans l'espace public qu'habitent désormais les exhibitionnistes de toutes sortes, qui ne supportent plus sa Nudité : il faut le cacher dans les chambres à prier, à psalmodier, à cantiler... à blasphémer. Il ne faut pas qu'il traîne les rues : enfermons-le dans les maisons closes, églises, mosquées, synagogues, dans les asiles et les hospices, sinon dans les musées, où l'on entropose tout ce qui échappe à la normalité, ce qui frôle la folie ou y succombe corps et âme, fous de Dieu ou folles du Christ. Cachez ce crucifix que je ne saurais voir, ce kirpan, cette kippa, ce tchador, cette burqa, cette chaîne en or avec sa croix... Les symboles sont redevenus dangereux, comme au temps des pires intégrismes religieux, des chasses aux sorcières et autres inquisitions où une patte de lapin, une dent de loup, une queue de rat pouvaient vous conduire jusqu'au bûcher, vous plonger dans les enfers bien réels, vous-même changé en symbole vivant... puis agonisant, tout entier brûlé en effigie.

L'espace public doit être propre et neutre, asymbolique, insignifiant : rien ne doit plus se marquer ou se remarquer dans le paysage commun sinon cette « absence de sens » universelle qu'est devenu notre environnement, dénué de toute saillance, clocher ou minaret, coupole, colonne, beffroi, ce grand vide sémiotique rempli seulement de marques de commerce, de pubs géantes, de signes de piastre... Une croix, un croissant, une étoile de David sont des symboles trop puissants pour notre petite nature, qui ne supporte plus les icônes et les idoles que sous la forme des vedettes du spectacle dont l'image et son aura de néon ou de néant nous bouchent complètement la vue : on ne peut et ne veut rien voir *d'autre*, dont le sens nous subjugue ou nous effraie, comme jadis la queue du diable ou bien ses cornes, devant lesquelles on se « signait », luttant ainsi à armes égales, symbole contre symbole, alors qu'aujourd'hui on rature, caviarde, censure ce qui dépasse le sens commun, échappe au sens propre, ces signifiants opaques, obscurs ou figurés, qu'il faut sans cesse interpréter, parfois jusqu'à l'Insensé, qu'on appelle signes ostentatoires, symboles reli-

gieux ou expressions du Sacré. Notre monde d'images ne fait plus que nous illustrer ou nous représenter, nous les illustres inconnus, seuls représentants de ce qu'on appelle l'Humanité : on ne « figure » et ne « se figure » plus rien que soi, ne reconnaît rien d'autre dans cet univers d'images spectaculaires ou spectaculaires que le gros Ego ou l'énorme Narcisse que l'Homme représente à ses propres yeux, dont les reflets prennent toute la Place, transmuée soudain en un immense Miroir, aux dimensions mêmes de la Réalité.

Je parle par métaphores, on l'aura compris, car il n'est pas question, même dans les positions les plus radicales du « laïcisme », de raser les églises ou d'interdire les mosquées, mais la logique qui préside à la pensée selon laquelle il faut prohiber tout signe religieux ostentatoire dans les lieux publics, notamment dans les institutions de l'État, écoles, hôpitaux, tribunaux ou édifices gouvernementaux, repose tout entière sur l'idée d'une dangerosité des symboles, qui va bien au-delà des seuls problèmes de sécurité. Les signes ostentatoires nous *montrent* obstinément quelque chose : nous *exposent* à ce qu'on ne veut pas voir, qui concerne notre mémoire la plus ancienne et notre avenir le plus incertain. Deux siècles de Révolutions française, bolchevique, culturelle, etc., et un demi-siècle de Révolution tranquille n'auront pas réussi à éradiquer ce qui fait toujours le fond de notre Héritage, même si l'on s'entête à le refuser, soit le « Grand code », dirait Northrop Frye, qui règle encore une large part de nos façons de parler, de penser, d'imaginer — ce dont nous nous rendons compte de manière traumatisante à la vue des symboles religieux que les nouvelles populations d'émigrés revendiquent quant à elles avec acharnement comme leur legs le plus précieux, leur Histoire ou leur Tradition pleinement assumées. Je ne veux pas voir ce niqab ou ce kirpan devant moi parce que je refuse de découvrir la lourde croix qui est dans mon dos, dont je me suis détourné il y a déjà longtemps, mais qui ne cesse de me poursuivre comme une faute jamais avouée.

L'ESPACE SYMBOLIQUE

Je ne suis pas croyant, je le répète souvent, mais la croyance est un fait humain, une réalité anthropologique fondamentale, qui ne s'efface pas, même si on se la cache. Que certaines cultures religieuses, sikhs, chiites ou hassidiques, demandent à leurs fidèles d'afficher leur foi dans un bout de tissu ou un morceau de métal, comme on le faisait naguère

avec nos cornettes et nos soutanes, nos scapulaires et nos chapelets, ne constitue en rien une insulte ou une agression — par l'écart plus ou moins saillant (assaillant ?) qu'une telle pratique provoque dans la normalité ou la neutralité de notre environnement —, mais au contraire une marque de politesse, une forme d'étiquette : voilà qui je suis, voilà mon vrai visage, même s'il prend la forme d'un voile intégral, que mon visage en chair et en os dissimule sous l'anonymat des milliers de faciès entièrement nus croisés chaque jour dans la rue, au bureau, à l'école, dans les palais de justice ou les hôpitaux, dans les supermarchés et les centres commerciaux. L'agora propre au monde contemporain, qu'on qualifie abusivement de « démocratique » — le *kratos*, la « puissance » ou la « force » du *dèmos*, du « divers » ou du « nombreux », du « pluriel » au sens propre, n'est plus qu'un « pouvoir » polymorphe qui s'exerce sur chacun —, l'agora, dis-je, d'une telle Cité où ce ne sont plus tant les individus qui se reproduisent que les communautés qui se multiplient, avec leur mémoire et leur histoire, leurs systèmes de signes, de

la double interrogation sur quoi l'Homme s'est fondé puis construit, élaborant une histoire multiple qui est la succession ou la confrontation des réponses qu'il lui a données, sous forme de mythes, de rites, de fables, de figures de toutes sortes ou de signes et de symboles plus ou moins ostentatoires, bien plus que d'idées et de concepts, de valeurs et de notions, dont la science et l'idéologie, dans leur tentative d'évincer le sacré de leur territoire, abusivement identifié à l'espace public tout entier, essaient en vain depuis plus d'un siècle de sécularisation et de laïcité d'imposer l'autorité ou la supériorité sur les icônes et les idoles, qui ressurgissent sans arrêt, serait-ce sous la forme de survivances fantomatiques ou de *Nachleben*, comme dit Aby Warburg. Staline a fait détruire la Cathédrale du Sauveur, au cœur de Moscou, au nom d'une idéologie profondément rationaliste, pour y creuser une piscine destinée aux loisirs soi-disant démocratiques du peuple moscovite, mais elle fut, après la chute du régime, immédiatement reconstruite sur les ruines de la piscine populaire depuis longtemps désertée, et les

offices quotidiens qu'on y célèbre depuis son inauguration il y a une douzaine d'années attirent les foules de tous les coins de la ville et du pays. Le « temps long » des croyances et des mythes ne cesse de ressurgir sous les cycles courts du temps politique, qui dure l'instant d'un régime, l'espace d'un bref « divertissement » au cours

duquel on tente de noyer les questions de fond, comme dans la piscine stalinienne, mais d'où elles ressortent subrepticement, avec plus de force qu'au moment de leur jaillissement originaire, revigorées qu'elles sont par leur travail de résistance à la censure ou à l'effacement.

Les signes ostentatoires nous montrent obstinément quelque chose : nous exposent à ce qu'on ne veut pas voir, qui concerne notre mémoire la plus ancienne et notre avenir le plus incertain.

valeurs et de croyances, ne peut plus prendre, sinon de manière mensongère, l'apparence uniforme d'un espace neutre auquel on reste indifférent. L'agora est un espace de signes et de sens multiples, verbaux, visuels, gestuels, vestimentaires ou autres, qui tantôt m'attirent tantôt m'agressent, déclenchent mon adhésion ou mon opposition — c'est la définition même de la démocratie —, mais qui toujours me sortent plus ou moins brusquement de cette indifférence ou de cette neutralité polie et superficielle à laquelle on voudrait réduire la place publique sous le couvert d'une laïcité qui se présente le plus souvent comme une morale de la pureté : ne souillez pas les lieux communs de tous ces signes, symboles ou symptômes de votre vie intime ou intérieure, spirituelle bien plus que sexuelle, que vous devez garder pour vous ou afficher dans votre seule communauté, ghetto symbolique, huis clos sémiotique, où vous avez toute liberté de vous attifer comme vous le voulez, loin des regards extérieurs... comme si vos vêtements et vos accessoires étaient un pur soliloque ou une simple façon de vous couvrir le corps, non pas quelque signe adressé aux autres, une manière de leur *parler*, ainsi qu'on le fait sur la place publique, justement, au sein de l'agora de formes et de couleurs que représentent les centres-villes des métropoles.

Le sacré n'est pas une affaire intime, personnelle ou familiale, et encore moins communautaire : il touche à l'espèce, puisqu'il pose la question des causes premières et des fins dernières au fondement de toute culture au sens anthropologique du terme. D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Voilà

CECI N'EST PAS UN COUTEAU

J'ai signé récemment le *Manifeste pour un Québec pluraliste*, non pas l'autre, *Pour un Québec laïque et pluraliste*. Le mot *laïque* est équivoque, trompeur, hypocrite — il y a des missionnaires laïques plus zélés que les clercs... et l'on peut se demander ce que pourraient devenir les nouveaux prosélytes de la laïcité —, mais le mot *pluriel* ou le mot *ouvert* sont pris souvent dans leur sens mou, de « tolérant », d'« œcuménique ». Je revendique quant à moi le sens dur du pluralisme et de l'ouverture, celui de foisonnement, de fourmillement, de pullulement, bref, de grouillement permanent d'images et d'idées, de voix et d'opinions qui ne peuvent sortir de la masse et s'exprimer sur la place publique que par ses béances, ses déchirures, son apertures, grâce auxquelles l'on sort d'un lieu clos ou d'un pur dedans pour vivre à découvert, dans la diversité franche et infinie du grand Dehors, où tout peut arriver, où tout peut apparaître ou se manifester librement. La pluralité n'est pas seulement une quantité, mais une diversité et une intensité : une force, une énergie, qui a besoin d'un exutoire pour s'extérioriser, d'un lieu public ouvert à tous les vents, où elle respire à pleins poumons, circule en tout sens dans une

étendue sans mur ni clôture où elle risquerait de se frapper, de s'écraser. Une place à angle ouvert, donc, d'une ouverture considérable, qui s'accroît avec le temps.

Apertura : ce qui s'ouvre et se découvre (se dénude et s'apprend), mais aussi ce qui est clair, franc, manifeste, sincère, sans détour (qui ne cache pas son jeu, qui se montre publiquement, à tous comme à soi-même). Il y a vingt ans je ne savais pas ce qu'était un kirpan : j'aurais dit un poignard, un canif, un couteau, bref, une « chose », avec une lame et un manche. J'étais dans le monde clos des objets usuels propres à mon environnement quotidien, dans le « dedans » d'une culture matérielle familière où un couteau est un couteau, sans plus. J'ai donc « découvert », grâce à l'ouverture de l'espace public qui m'a fait voir plus loin, grâce à la déchirure du lieu commun qui m'a fait voir au-delà, grâce à la pluralité des angles de vue sur les choses les plus banales, qu'un vulgaire couteau pouvait ne pas en être un, tout comme un vase pouvait être bien plus qu'un simple récipient quand on prononce à son propos les mots *calice* ou *ciboire* autrement que pour sacrer.

L'aperture est un écartement, un écartèlement, qui peut faire mal : on ne pratique pas d'ouvertures sans percer, fissurer, blesser, symboliquement ou physiquement. Un espace public ouvert est un lieu troué, jamais lisse, égal, uni, poli : il est plein d'aspérités, de creux ou de saillies, souvent inconfortables, de fentes et de crevasses par où il échappe à lui-même, devient espace sacré, béni ou maudit, élu ou banni, lieu secret soudain profané, où tout se dévoile d'un coup, y compris le voile sous lequel le visage humain cherche à dire son *autre vérité*, non plus celle des traits qui lui donnent son identité individuelle, mais celle, plus vaste et insaisissable, du grand retrait dans lequel la question de l'identité ne se pose même plus.

L'agora de nos Cités a l'aperture d'un monde illimité : c'est un espace écartelé par tout ce qui fourmille en son sein, comme on parle d'un œil écarquillé sur l'étonnante diversité et la stupéfiante étrangeté des choses qui se présentent devant lui, c'est le lieu même du grand écart, du grand angle qui permet la vue la plus large, la plus ouverte sur ce qu'on est et ce qu'on n'est pas, dedans et dehors entrelacés, privé et public entretissés, symbolique et politique interreliés même si leur divorce a été maintes fois prononcé : ils forment désormais, après leur longue séparation, une grande famille reconstituée, où de nouveaux dieux ou de nouvelles déesses croisent d'anciens chefs et les nouveaux hommes ou femmes publics rencontrent sur leur chemin d'anciennes divinités. L'ex-gouverneure générale du Canada vous parle de vaudou alors que votre voisin sikh vous raconte *La dernière tentation du Christ* visionné la veille. Un grand spécialiste de l'Islam et de la littérature libertine, Hedhili Mansar, professeur à l'université de Kerouan, fait une comparaison étincelante entre la Juliette de Sade et le personnage de Leila dans la tradition soufi ; un éminent praticien de la Kabbale et grand lecteur de Louis-Ferdinand Céline, Stéphane Zagdanski, se consacre tantôt aux lectures talmudiques tantôt à l'interprétation des textes du plus célèbre des auteurs antisémites. Voilà la nature fondamentalement agonique de notre agora, où l'on

ne prend jamais une seule « position » mais plusieurs à la fois, souvent diamétralement opposées, puisque l'espace public n'existe que pour être traversé de long en large, dans une déambulation semblable à celle des grands penseurs péripatéticiens, qui ne campent jamais sur leurs positions, dans le confort d'une seule idée, à l'abri d'un système de valeurs et de croyances unique, préférant *décamper*, toujours, allant de place en place pour découvrir sans cesse de nouvelles réalités.

LA PLACE DU DIVERS

Va-t-on retirer le voile du visage des filles de Leila pour le jeter sur la place publique dans le but de rendre invisible ce qui la hante de part en part ? Va-t-on le lui ôter pour nous voiler la vue sur ce qui ne cesse pourtant de s'élargir ? Les signes ostentatoires nous sautent aux yeux... pour nous les ouvrir, parfois de force, aussi grands que l'agora elle-même, vaste trouée dans le tissu urbain tramé serré, large étendue vide qui accueille tout ce qui arrive et apparaît, même quand il se présente voilé, tel un signe étrange ou inquiétant, opaque et mystérieux, sur quoi l'on ouvre encore plus grand les yeux, et s'ouvre l'esprit comme si l'on s'ouvrait le cœur. Tout symbole est le fait d'un choc : il vient d'une cassure ou d'une déchirure première, qui aura mis en pièces tel vase, tel parchemin, dont les tessons ou les lambeaux se trouvent d'abord dispersés puis, au bout d'un temps, « lancés » ou bien « jetés » (du verbe grec *boleô*, comme dans discobole) l'un *contre* l'autre, l'un *près* de l'autre, afin qu'ils forment « ensemble » (de la préposition *sun*, comme dans sympathie) une nouvelle entité, entièrement recomposée. C'est bien ce qui se passe dans l'agora, lieu symbolique par excellence où l'on se lance à la figure les morceaux hétéroclites d'un immense puzzle dont seule la pluralité ou la diversité des passants ou manants qui la traversent, les attrapant au passage de leurs mains lestes, de leur regard aigu, de leur oreille fine, tendus vers l'autre, permet de composer et recomposer à tout moment les figures d'ensemble sans oublier une pièce, le bout de tissu d'un niqab, le fil d'une lame de kirpan, une mèche de cheveux roulée en *peot* ou papillote.

La cassure, la brisure, la déchirure sont inhérentes à tout symbole — sans quoi le préfixe *sym* n'aurait pas de sens : on ne met ensemble que ce qui est séparé —, mais elles sont aussi la condition de l'« ouverture » et de la « pluralité » de notre espace démotique bien plus que démocratique (puisqu'il s'agit là d'une force, d'une puissance, d'une énergie, non pas d'un pouvoir au sens propre), qui ne peut se recomposer en permanence que s'il compose non seulement avec tous les morceaux qu'on lui jette à la figure mais aussi avec les fissures et les scissures, les failles et les lézardes toujours présentes dans le tissu symbolique reconstitué qui, comme dans toute métaphore, n'est jamais aussi fort que lorsqu'il met ensemble les éléments les plus éloignés, comme Juliette et Leila côte à côte au seuil d'une même bastide ou d'une même mosquée, comme cette femme en tchador et cette autre en short qui franchissent d'un même pas le Square Saint-Louis ou la Place Victoria ou bien encore, avec plus d'évidence toujours, comme la Thora, la Bible et le Coran se côtoient dans ma bibliothèque, tout près du Bardo

thödol, du Tao-tö king et des Upanishad, mais aussi des *Cent vingt journées de Sodome*, de *L'expérience intérieure* et des *Cahiers de Rodez... l'agora* et la *bibliothèque*, double invention grecque contemporaine de la *démokratia*, étant la métaphore l'une de l'autre, la bibliothèque de voix et de regards qu'incarne l'une renvoyant à la place publique des livres et des manuscrits que l'autre représente, toutes deux garantes d'une intime cohabitation du semblable et de l'opposé, de l'avert et du revers, du divers recomposé.

Le conflit des images et des symboles n'est pas prêt de s'arrêter, qui n'a rien à voir avec une guerre des civilisations mais avec la nature même de l'animal symbolique que nous sommes, qui ne fait pas qu'afficher ses besoins, sa soif et sa faim, en tirant la langue ou en montrant les

dents, mais manifeste ses désirs et ses croyances les plus enfouis, sous forme d'icônes ou d'idoles de toutes sortes, de signes ostentatoires qu'il fabrique à la force de ses mains, de son imagination, de sa mémoire, de ses fantasmes, et rien ne l'empêchera de les exhiber, de les exposer aux autres, comme un prolongement non tant de son identité individuelle ou communautaire, mais de l'Énigme de son existence ou de sa finitude, à laquelle les symboles, religieux ou non, apportent des réponses ou des échos multiples, toujours partiels et partiels, dont la somme constitue notre seul espace public, celui des mots et des images, des voix et des visions les plus diverses qui s'entrecroisent librement, y compris dans leurs tensions les plus vives, seuls signes qu'une authentique « démocratie » ou une véritable « puissance du pluriel » traverse notre Cité. ⊥

Zone franche



PAR GINETTE MICHAUD

IDENTITÉ. FRAGMENTS, FRANCHISES de Jean-Luc Nancy
Galilée, « La philosophie en effet », 70 p.

Les deux exergues de cet essai bref — une douzaine de fragments en guise de « *préalables* » au très douteux « débat » sur l'identité nationale lancé par le président de la République française — donnent le ton. Le premier, de Lévi-Strauss, marque le temps à la fois long et très court de cette question : « À supposer que l'identité ait elle aussi ses relations d'incertitude, la foi que nous mettons encore en elle pourrait n'être que le reflet d'un état de civilisation dont la durée aura été limitée à quelques siècles » (ce passage est tiré du séminaire *L'Identité*, donné en 1974-1975 : comme s'il fallait incessamment rouvrir aujourd'hui ce qui s'est ouvert dans la pensée il y a trente-cinq ans...). Le second, tiré du *Bruit et de la Fureur*, va plus droit encore au cœur de la question, de ce qui fait d'elle une question sans réponse, là où l'identité de tout « je » se disant se tient toujours au bord du tremblement et du balbutiement, d'un sens qui se fait tout autant qu'il se perd : « *J'étais n'étais pas qui n'était pas n'était pas qui.* » Vous avez dit « identité » ? Mais celle de qui, ou attachée à quoi ? Couleur de la peau, sexe, âge, langue, classe, religion ? *Qui* vient là se croiser de manière unique, se configurer en ce corps-ci et pas un autre ? Et *qui* me demande de m'identifier à ces formes pauvres de codage, nom, papier, état civil, empreinte digitale ou de l'iris, ADN ? *Who are you ?*, demande la Chenille de Carroll, plus sensible peut-être aux métamorphoses et mues de l'être. Est-ce « moi », ça ?

En citant Faulkner et Lévi-Strauss (et je souligne dans cette citation le mot « foi », qui est tout autre chose qu'adhésion à une croyance, encore moins à une assurance de quelque sorte en matière aussi mouvante que celle de l'identité, faussement stable sous ce nom trop statique), Jean-Luc Nancy épingle non seulement l'arrogance de celui qui prétend ainsi s'approprié un tel « débat » en gérant (c'est le seul lexique, celui de l'économie, auquel il peut, lui, s'identifier) un concept aussi complexe qu'infini, il dénonce ce geste d'inculture en lui opposant le foisonnement des travaux qui ont marqué, depuis (pour faire vite) les années soixante-dix, tous les champs des dites sciences humaines, de l'anthropologie, à la psychanalyse, la philosophie, la sociologie, en passant par les *gender* et *cultural studies*, pour ne rien dire de l'art et de la littérature, autour de ces trois mots : « *identité, national, identité nationale* ». « *Je ne suis pas en train de déclarer l'humeur d'une corporation intellectuelle*, précise-t-il. *Je suis en train de dire que ce dont environ deux générations de savants, de penseurs, d'artistes avaient fait un terrain de travail privilégié — la relativité des "identités", le tressage intime de cette notion avec une différence interne, l'impossibilité d'assigner des repères d'identité infrangibles aussi bien à un "territoire" qu'à une "culture", à une "personne" qu'à une "langue" et, pour finir, à quelque chose comme un "sens" tout autant qu'à la position d'une particule — tout cela ne procédait pas de fantaisies et de spéculations.* »